

INTRODUCTION

[...] les éthiques du *care* ne parlent pas d'une seule voix, mais en un ensemble de voix politiques différentes, aussi bien des voix particulières exprimant le souci [*concern*] pour la famille et les plus proches, et des formes plus générales exprimant le souci pour la nature et de larges groupes sociaux. Ces voix ne seront pas nécessairement en harmonie.

Val Plumwood, *Feminism and the Mastery of Nature*, p.188.

Depuis une dizaine d'années, dans des aires géographiques et culturelles aussi distantes que l'Europe, l'Asie ou les Amériques du Nord et du Sud, se développe, à travers des échanges soutenus entre disciplines et entre équipes de différents pays, un ensemble de recherches sur ce qu'il est convenu d'appeler le *care* (terme anglais repris en français qui ne dispose pas d'un terme équivalent, par différence à l'espagnol ou au portugais *cuidado*). Initiée depuis le champ de la psychologie

morale¹ et des philosophies morale et politique², la perspective du *care* s'est étendue aux domaines des sciences humaines et sociales et de l'économie pour répondre à un double défi, d'abord démographique : le vieillissement d'une partie importante de la population et l'accroissement des vies marquées par de sérieux handicaps dans les pays capitalistes ; ensuite sociologique : la carence ou l'insuffisance des formes de prise en charge gratuites au sein des familles, du fait de la présence accrue des femmes sur le marché du travail et sans doute aussi de leur graduelle prise de conscience du coût personnel de l'abnégation envers les proches.

Cette « crise du *care* » a fait apparaître la carence ou la pénurie de *care* comme un problème public, déplaçant les frontières entre le privé et le politique. La constitution d'un pays, l'Uruguay, a même placé le *care* parmi les besoins primordiaux des citoyens au même titre que la santé et l'éducation³. Il en résulte un nouveau marché dans le domaine des services à la personne alimenté à l'échelle mondiale par la migration massive de femmes des pays ou des régions les plus pauvres vers les plus riches. La plupart des recherches sur le *care* sont polarisées sur l'analyse de ces migrations, depuis ce qu'il est convenu d'appeler « la chaîne du *care* » (les femmes laissant leurs propres enfants au pays pour s'occuper de ceux d'autres plus nantis⁴), en passant par les formes de travail (dégradé, peu valorisé, souvent illégal), le contenu matériel et émotionnel de ce travail (l'intimité avec les personnes âgées et dépendantes ou les très jeunes enfants), les résistances et les

- 1 Carol Gilligan, *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Annick Kwiatek et Vanessa Nurock trad., Paris, Flammarion, 2009.
- 2 Joan Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* [1993], Hervé Maury trad., Paris, La Découverte, 2009.
- 3 Rosario Aguirre, Karina Batthyany, Natalia Genta, Valentina Perrota, « Los cuidados en la agenda de investigación y en las políticas públicas en Uruguay », *Íconos. Revista de Ciencias Sociales*, n° 50, 2014, p. 43-60.
- 4 Barbara Ehrenreich, Arlie Russell Hochschild, *Global Woman : Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy*, New York, Metropolitan Books, 2003.

solidarités des travailleuses, etc. Ces recherches, tout en dénonçant les conditions d'exploitation souvent redoutables des travailleuses du *care*, mettent au jour des pratiques et des relations – des « formes de vie »⁵ ou des « manières d'être humain »⁶ – qui ne sont pas entièrement solubles dans la dite hypermodernité ou le néolibéralisme, et méritent que l'on y prête attention *aussi* pour leur potentiel critique.

J'en suis venue à inscrire mes travaux dans la perspective du *care* sur la base de ma connaissance des aspérités matérielles et psychologiques de la vie au travail. C'est compliqué de s'occuper des autres ou de soi et je ne voulais pas que le *care* se transforme en une morale des bons sentiments, ou en une éthique pour les élites, voire un emballage chic pour ledit management au féminin⁷. Je voulais lui restituer à la fois sa matérialité, son affectivité et sa moralité. J'ai fait un choix d'écoute particulier, celui d'écouter comment les gens se soucient des autres. J'ai d'abord écouté celles et ceux qui sont en prise directe avec la souffrance et la vulnérabilité d'autrui, les infirmières, les aides-soignantes, les auxiliaires de vie, certains psychiatres, puis j'ai écouté, à partir de ce que j'avais appris auprès des gens qui soignent, d'autres plus distants néanmoins reliés par leur travail à la maladie ou la vulnérabilité, puis d'autres personnes encore dont nul ne prenait soin convenablement ou qui ont dû trouver par elles-mêmes des ressources pour s'affranchir d'une vulnérabilité extrême. Je ferai entendre un peu de toutes ces voix, une parcelle de leur « humanité ».

On utilise généralement le mot « humanité » pour parler de la part la meilleure des humains. C'est une convention, un accord dans

- 5 Sandra Laugier, « Anthropologie du désastre, *care*, formes de vie », *Raison publique*, 2015. En ligne : [<http://www.raison-publique.fr/article767.html>], consulté le 24 juillet 2016.
- 6 Piergiorgio Donatelli, *Manières d'être humain. Une autre philosophie morale*, Solange Chavel trad., Paris, Vrin, 2014.
- 7 Naïma Hamrouni et Pierre-Yves Néron, « Justice, genre et entreprise. Esquisse d'une philosophie politique féministe de l'entreprise », *Politique et sociétés*, vol. 35, n° 2-3, 2016, p. 65-93.

le langage. Certains pensent avec humeur qu'on pourrait tout aussi bien utiliser le mot humanité pour parler de la part la moins bonne : la cruauté, la haine, la violence décuplée de l'animal humain qui de ce point de vue domine largement les autres espèces terrestres. Nous faisons du mot humanité un usage normatif qui désigne ce à quoi nous voudrions que l'humanité ressemble. Je comprends qu'on puisse se demander jusqu'à quel point cette convention ne contribue pas à dénier l'idée, que beaucoup partagent avec Freud, d'une violence au fondement de l'être humain. Mais on peut aussi formuler une autre perspective en s'appuyant sur le perfectionnisme de Stanley Cavell : « L'humain, l'humain comme but instable de l'humain, comme si nous représentions une aventure inachevée »⁸.

Je ne me fais aucune illusion sur la force du mal, mais j'étudie la fragilité du bien. Il s'agit du bien avec un petit b qui pourrait bien être celui d'ambivalence. Le bien n'est pas une fonction de la volonté et ne peut pas être non plus assimilé au tri cognitif entre différentes options, comme l'on choisit entre différentes boîtes de conserve au supermarché. Le bien, ici, renvoie à des manières de faire. L'analyse du travail de *care* suggère que la bonté, la gentillesse, l'attention à autrui sont des expériences embrouillées qui ne vont pas de soi. Que ce travail sur soi implique de surmonter de nombreux obstacles psychiques, tels l'ambivalence, l'excitation sexuelle, le dégoût... Travail d'attention, travail de compassion, dirait Iris Murdoch⁹. Je comprends et je partage jusqu'à un certain point les visions pessimistes à propos de notre espèce qui pourrait être la pire. Mais je fais un autre choix épistémique, j'inscris mon propos dans un optimisme stratégique – un optimisme performatif ? Prêter attention à autrui est en effet le seul mouvement psychique qui permette de conjurer la violence.

8 Stanley Cavell, *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?*, Christian Fournier et Sandra Laugier trad., Paris, Gallimard (Folio essais), 2009, p. 398.

9 Iris Murdoch, *La souveraineté du bien* [1970], Claude Pichevin trad., Combas, Éditions de l'Éclat, 1994.

De la démesure du *care*

La question à l'origine de ce livre est la suivante : comment, selon l'expression heureuse de Marianne Modak, rendre compte de la démesure du *care*?¹⁰ L'idée de démesure joue sur l'idée de *mesure*. Aujourd'hui dans le monde du travail, comme dans celui de la politique et bientôt de la science, n'existe que ce qui se mesure. En associant le *care* à la démesure, je ne désigne pas un *en deçà* de la mesure, ce qui pourrait donner au *care* un aspect étriqué, et cela même si le *care* se réalise dans des « petits riens » (j'emprunte l'expression à l'équipe psychiatrique du secteur 13 du centre hospitalier de Landernau). Je vise au contraire l'idée d'un excès du *care* par rapport à la mesure, le *care* est toujours du côté de l'en plus, du don, du plaisir, de la vie, ce qui place le problème non pas du côté du *care* mais du côté de la mesure ou de ce que celle-ci précède, agit ou accompagne d'une certaine sécheresse de l'âme dont la surface, il est vrai, est particulièrement étendue. Un sourire, cela ne se mesure pas, disait Jean Oury¹¹. Mais surtout, un sourire n'arrive jamais tout seul. Seule une vision romantique passablement naïve peut confondre le sourire d'une infirmière et celui de la Joconde. *Dans le travail, chaque geste, chaque intention est tributaire de l'œuvre commune*. L'idée qu'un sourire serait l'expression d'une âme en dehors de tout contexte est simplement absurde (et pourtant c'est l'idée la plus répandue).

10 Marianne Modak, « Entre mesure et démesure : les enjeux sexués de la mise en visibilité du *care* chez les assistants et assistantes sociales », *Politiser le care? Perspectives sociologiques et philosophiques*, Marie Garrau et Alice Le Goff éd., Lormont, Le Bord de l'eau, 2012.

11 Jean Oury, « Le travail est-il thérapeutique? Entretien avec Lise Gagnard et Pascale Molinier à la Clinique de la Borde, 2 septembre 2007 », *Travailler*, n° 19, 2008, p. 15-34.

La malréception du *care*

Il est de notre responsabilité de bien choisir notre contexte. Cela vaut pour le travail scientifique aussi, car nous dépendons ensuite de ce contexte. Aussi, durant ces dix dernières années, j'ai été particulièrement attentive à la réception du *care*. Rarement un courant de pensée, en dépit d'un indubitable succès international, aura été aussi mal compris par les élites intellectuelles et politiques françaises. Ce livre est donc construit dans un dialogue avec la *malréception* du *care*. Malréception comme malentendu. On se souvient, en France, de la démesure du *backlash* contre Martine Aubry lorsqu'elle a souhaité inscrire dans son programme politique quelques-unes des perspectives du *care*¹². Mais ce n'est que l'éclat le plus visible d'un torpillage constant. Pour celles et ceux qui travaillent dans ce champ, nous avons été confrontés régulièrement, et le serons encore, à un ensemble touffu de critiques qui sont autant de méprises ou de malentendus, y compris dans le féminisme. Je n'aborderai pas toutes ces méprises, mais j'essaierai de mettre au travail les critiques qui m'ont été adressées, notamment en revenant sur la réception de mon précédent livre *Le travail du care*¹³. Ce faisant, je m'interrogerai plus particulièrement sur ce qu'*écouter* veut dire.

J'entends souvent des collègues psychologues (me) dire en passant sur un ton agacé : « Oh mais moi, cette histoire du *care*... » Les gens finissent rarement leurs phrases, mais je crois comprendre qu'en psychologie et surtout en psychanalyse, le *care* est perçu comme une théorie de plus ou en trop, qui viendrait recouvrir ce que l'on sait déjà

12 En ligne : [http://www.lemonde.fr/politique/article/2010/05/14/la-societe-du-care-de-martine-aubry-fait-debat_1351784_823448.html] et [<http://www.mediapart.fr/club/blog/sandra-laugier/210410/politique-du-care-contre-societe-du-soin>], consultés le 6 mars 2018.

13 Pascale Molinier, *Le travail du care*, Paris, La Dispute, 2013.

des relations d'interdépendance et sans doute en américaniser l'étude (ce qui n'est jamais bien vu). Pourquoi ces personnes ne viennent-elles jamais au bout de leur argument ? Je propose une hypothèse : ces personnes sont agacées par ce qu'elles veulent méconnaître, c'est-à-dire par la dimension morale du *care*. Dans nos nombreuses conversations, Patricia Paperman a raison d'insister sur ce point : dans la malréception du *care*, l'éthique est toujours prête à disparaître. La France, pays du rationalisme, est particulièrement hostile à une approche non cognitive de l'éthique et aux chamboulements que celle-ci implique dans les théories¹⁴. Le désaveu de la dimension morale du *care* ne concerne pas que la psychologie, bien sûr. Mais je discute dans ces lignes principalement avec la psychologie, ensuite avec le féminisme (certaines féministes gardent une distance circonspecte avec le *care* qui serait essentialiste, disent-elles, ce qui est encore pour beaucoup un péché mortel). L'éthique du *care* n'est pas une théorie psychologique (philosophique ou sociologique) de plus. Mais l'éthique ou les éthiques du *care* pointent un déficit : la faiblesse – ou le rejet ? – d'une psychologie morale en psychologie.

Une autre critique régulièrement adressée aux éthiques du *care* est qu'elles seraient inopérantes en dehors de la sphère des relations d'interdépendance et du travail de prise en charge des personnes les plus vulnérables. Même si les éthiques du *care* n'avaient de validité que dans le domaine du travail de *care*, ce serait déjà beaucoup, compte tenu de l'importance de ce travail pour l'existence de l'humanité et du déni permanent dont il a fait l'objet jusqu'à aujourd'hui. Le *care* cependant n'est pas réservé aux mères et autres soignantes. On peut faire de la science en se souciant des autres ou *sans* se soucier des autres, qu'il s'agisse de la biologie, de la psychologie, de la philosophie ou encore de la physique des nanoparticules, comme nous le verrons plus loin. La perspective du *care* ne permet donc pas

14 Patricia Paperman, *Care et sentiments*, Paris, PUF, 2012 ; Marie Garrau, *Care et attention*, Paris, PUF, 2013.

seulement d'éclairer des pans restés obscurs de la vie morale parce qu'ils étaient confinés dans l'espace privé et confondus avec le corps des femmes¹⁵. Le *care* transforme la vision que l'on peut se faire des activités scientifiques et intellectuelles en posant la question : à quoi ou à qui devons-nous prêter *attention* dans *nos* recherches ?

Une critique plus insidieuse vise la représentation des agentes du *care*, en particulier quand elles sont subalternes. Le choix du terme de subalterne peut surprendre, mais je ne veux pas dire qu'elles soient peu qualifiées, dans la mesure où nombre des étrangères qui réalisent chez nous le travail de *care* auprès des enfants ou des vieillards sont surdiplômées. Le *care drain* est une forme contemporaine de l'exploitation que Solange Chavel assimile à un *brain drain*¹⁶. Ce qui est alors reproché est de faire des travailleuses du *care* des héroïnes, une *héroïnisation* – pour reprendre la différenciation proposée par Laura Marzi entre courage féminin et héroïsme viril¹⁷ – qui nierait leurs conditions d'exploitation pour certains, sous-estimerait leurs mauvaises conduites (ladite maltraitance) pour d'autres. Je réponds indirectement à ces critiques en montrant l'écart qui existe entre le monde dans lequel vivent les soignantes que j'ai rencontrées et celui dans lequel nous vivons pour la plupart d'entre nous (en particulier les personnes susceptibles de lire ce livre). Le *care* monde est le nom donné à cet écart.

15 Fabienne Brugère, *L'éthique du care* [2011], Paris, PUF, 2017.

16 Solange Chavel, « Care drain, Brain drain », intervention au colloque « L'éthique du care : nouvelles questions, nouvelles frontières, 10 ans après le souci des autres », MSH PN, Saint-Denis, 16 et 17 juin 2016.

17 Laura Marzi, « *I'm not only a casualty, I'm also a warrior* » : *LA personnage de la travailleuse domestique. Exemples d'héroïsme de genre dans les récits littéraires de travail du care*, Thèse de doctorat en littérature comparée, Université Paris 8, 2015.

Le *care* monde

Quand j'ai écrit *Le travail du care*, le choix d'une unité de lieu – Villa Plénitude, nom imaginé pour une maison de retraite lambda – avait le mérite d'offrir une matière et un arrière-plan stylisé aux expériences et aux concepts que je voulais mettre en valeur. C'était simple. De plus, l'écriture était portée par un affect, la colère, qui donne indubitablement un élan nourri par l'agressivité. Dans cet ouvrage, le *care* figure au contraire dans différentes expériences de prime abord disjointes que j'ai tissées ensemble pour former un monde – le *care* monde – qui soutient le monde néolibéral dans lequel nous vivons tous, tout en ne lui étant pas exactement superposable. On retrouve les soignantes de cette maison de retraite, mais aussi des médecins, deux juifs orthodoxes, une guide spirituelle amérindienne, des femmes d'un quartier populaire de Bogota, une poignée de philosophes, d'ethnologues, de psychistes et de psychologues avec lesquels je suis plus ou moins d'accord (surtout les psychologues), un cinéaste séropositif et le fantôme d'un bébé mort-né. Je rapproche des expériences et je fais dialoguer des gens dont j'aurais aimé qu'ils ou elles se rencontrent, je suis la protagoniste de ces rencontres imprévues et donc responsable de faire dire aux auteurs qui m'inspirent autre chose que ce qu'ils ont voulu dire, sans doute. Mon travail n'est pas une œuvre exégétique, mais une expérience de pensée à partager. Je prétends que notre monde n'est pas plus « déshumanisé » ou « empêché » qu'un autre et qu'on le voit autrement si on le regarde à partir de la perspective du *care*, c'est-à-dire si on entre dans le *care* monde.

J'ai eu beaucoup de difficultés à initier cette écriture, principalement pour des raisons contextuelles liées à ce qui se passait en France en 2016. Je me sentais gagnée, comme grignotée ou rapetissée par ce terrible scepticisme moral et politique qui nous mine, et tout particulièrement les psychologues toujours en première ligne des divers traumatismes... jusqu'à ce que j'admette que cette écriture était une

manière de prendre soin de moi et de mes semblables, et pour maladroite qu'elle soit, cette écriture m'était indispensable. Le *care* monde n'est pas ouaté, bordé par la violence, le racisme, la mort, la spoliation des terres, les mémoires en ruine, les pogroms, la traite des humaines. Ce monde est angoissant et l'angoisse et ses effets d'inhibition sont moins maniables que la colère. À partir de ces bords coupants, je pose la question d'une thérapeutique politique. Ces deux termes ne sont-ils pas antinomiques ? Le mouvement de la psychothérapie institutionnelle, dont mes travaux sont largement nourris, nous a appris à ne pas dissocier le fait de se soigner de celui de s'occuper des autres. En témoigne avec éloquence, cet écriteau dans une salle de l'hôpital de Saint-Alban où l'on pouvait lire :

Vous qui vous croyez guéri et demandez à quitter l'hôpital, demandez-vous plutôt : « Ai-je contribué à guérir une autre malade ? »

Si vous répondez « Non », c'est que vous n'êtes pas guéri.¹⁸

En d'autres termes, le souci de soi n'est pas dissociable du souci des autres. Dans ce genre d'ensembles psychothérapeutiques, on ne produit ni des biens matériels pour le marché globalisé ni un « service à la personne », comme le montre bien l'écriteau. Le service à la personne désigne une prestation standardisée et évaluable sur des critères *mesurables*, sans réversibilité ou transversalité des fonctions. Dans un ensemble psychothérapeutique, *on crée de la démesure*, c'est-à-dire du temps pluriel, de la mémoire, des rencontres, des transmissions et des continuités, du monde habité, de l'expérience psychique et interpsychique. On apprend à ne pas baisser les bras, à ne pas travailler à faire semblant, et à contourner les empêchements de toutes sortes.

À quelles conditions le *care* peut-il devenir une thérapeutique politique ? Et pour quels types de souffrances et d'histoires ? Pourquoi cette thérapeutique serait-elle un préalable nécessaire pour certaines nouvelles citoyennetés ?

18 François Tosquelles, « Intervention dans le Symposium sur la psychothérapie collective », *L'évolution psychiatrique*, fasc. III, 1952, p. 572-574.

Entrer dans le *care* monde, c'est prendre au sérieux l'étouffement de la « voix différente ». Ceci est l'une des lignes de force dans la théorie de Carol Gilligan. Cette voix est étouffée parce qu'elle ne dit pas ce qu'il faut dire du point de vue des privilégiés et lève des secrets sur les souffrances imposées par le maintien de leurs privilèges. En proposant la description poignante d'une *hystérie de situation*, la citation de W. E. B. Du Bois, placée en exergue, nous informe à propos des effets psychologiques et politiques dévastateurs de l'*inaudibilité*. On ne comprend que trop comment certains discours de haine peuvent venir donner une forme articulée à un cri constamment étouffé ou ravalé. Mais nous aurions tort de nous en tenir à dénoncer la puissance du discours des autres. Comme le dit Iris Murdoch, « une suite de concepts bien envoyés peut être un instrument de malveillance très efficace »¹⁹. Nos théories peuvent aisément parler à la place des subalternes, étouffer leurs cris en renforçant défensivement *nos* privilèges. Ce que nous pouvons faire pour la démocratie et contre la violence, nous les psychologues, quand nous prêtons attention, quand nous nous soucions des autres et du langage, c'est-à-dire quand nous aimons suffisamment les mots et les gens, c'est de prendre en compte que les mots blessent, et parfois ce sont les nôtres, *nos* interprétations, *nos* concepts. Il existe une vulnérabilité linguistique²⁰ et les blessures symboliques peuvent être irréparables. Il convient donc de soutenir *une politique de l'écoute*. Pour écouter, nous devons commencer par nous taire. Cela semble simple, c'est très difficile. Écoutons les mots des autres, ne nous précipitons pas sur *nos* interprétations. C'est ce que nous pouvons dire et faire de plus utile aujourd'hui pour nourrir sans idéalisation le processus de la démocratie.

19 Iris Murdoch, *La souveraineté du bien*, ouvr. cité, p. 47.

20 Judith Butler, 2004, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, traduit de l'anglais (*Excitable Speech*, Routledge, 1997) par Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2004.

Trois essais

Ce livre est composé de trois essais de *psychologie* morale. L'italique indique simplement qu'il ne s'agit pas de la psychologie morale au sens philosophique du terme, mais d'une tentative de penser la vie morale à partir du champ de la psychologie sociale. J'insiste sur la dimension de tentative ou de défrichage, en même temps que sur l'importance à mes yeux de relever le défi. Vingt-cinq ans à écouter les gens parler de leur travail m'ont appris que les questions morales sont au cœur de leurs espoirs comme de leurs tourments : le travail n'est jamais neutre éthiquement.

Dans le premier essai, « La *psychologie* et la morale », je montre comment l'analyse psychodynamique du travail pourrait faciliter une conciliation entre la psychologie et la morale. Nous nous aiderons de la perplexité anxieuse de physiciens qui se posent de bonnes questions quant à leur travail.

Le second essai, « La chasse aux Arabes », est avant tout consacré aux problèmes que pose l'interprétation en psychologie sociale quand il s'agit du *care* monde. Je reviens à Villa Plénitude – l'hétérotopie du *Travail du care* – pour aborder des dimensions que j'avais laissées de côté en lien avec les effets subjectifs du racisme.

Le troisième essai, « Manières de vivre », donne à entendre une pluralité de voix féminines, extra-européennes ou du passé, qui ont en commun d'avoir dû trouver toutes seules comment prendre soin d'elles-mêmes (et de leurs semblables) et d'en avoir fait une œuvre. Elles portent l'espoir d'un féminisme plus vivant, plus ouvert et plus curieux des autres, et plus largement d'un monde qui soit (encore) vivable.

J'ai souhaité adjoindre un texte sur le plaisir de soigner. Celui-ci a été écrit en même temps que le livre qu'il complète à sa façon. Rendre hommage à Jean Oury, un prince parmi les soignants, et aux vieilles femmes atteintes de l'Alzheimer, expertes en qualité de présence, me

permet de parler d'amour et de perfectionnisme, en privilégiant l'élan à la déploration.

Fatalité ? Empêchement ? Déshumanisation ? Indifférence à son prochain ? Apocalypse, non. Le discours de « l'empêchement de travailler », si répandu dans les sciences du travail actuelles, participe de l'étouffement des voix différentes. Je prends ici le contre-pied de cette position défaitiste et irresponsable. Nous sommes rendus sourds par tout ce bruit que nous faisons pour dire qu'il n'y a rien à faire. Le *care* monde n'est pas empêché de faire, il est étouffé de dire.

ENS ÉDITIONS

